

POUR LA TOUSSAINT

LE CIMETIÈRE DES FLOTS

Ce matin, pour la première fois depuis des années, le Jour des Morts s'est levé sur une mer lumineuse. Sous un ciel de plomb, elle tremble en sourire de petites vagues symétriques, étroites comme les ardoises d'un toit. On dirait qu'elle veut rompre avec la tradition féroce des engloutissements, qu'elle veut signer un traité d'alliance avec les pêcheurs qui la labourent. Elle semble une cuve de mercure vif, sur lequel les barques pourraient s'appuyer aussi tranquillement que sur le sable ; elle semble un grand bol de lait, où les orphelins que les naufrages ont affamés pourraient venir s'abreuver comme à un sein intarissable.

Du haut de la falaise à pic, dont le faite verdoie, le petit phare contemple cette sagesse et cet étincellement. Si blanc sur son socle de gazon tendre, si blanc sur le fond des nuages un peu gris, il a l'air d'une mouette posée. Aujourd'hui, s'il s'avancait d'un pas, s'il se penchait un peu au bord de la falaise, il pourrait voir sa tour réfléchie dans la petite coupe d'eau pure que des éboulements à fleur d'eau enferment à ses pieds. Il repousse la tentation. Il ne croit pas à cette douceur trompeuse. Il aime mieux les soufflets de la bourrasque, les nuits de lutte, où sa lumière répand un sanglant reflet sur les vagues courroucées. La bataille finit souvent par la victoire, mais cette paix tout plate et grise recouvre l'abîme comme d'une dalle de tombe.

Sur le môle de granit, devant les cabarets, les hommes sont assis... Silencieusement, ils fument leurs pipes de terre. Tantôt il regardent la mer, tantôt leurs lourdes bottes, étonnés de ne pas sentir le plancher des "plates" osciller sous eux. Peu importe que le vent soit à bas et que la mer invite ! Pas une barque, aujourd'hui, ne glissera sur ses rouleaux de bois jusqu'à la vague molle, pas un chalut n'arrachera aux entrailles de cette mer de lait la pêche miraculeuse. C'est le jour où l'on dit un *Pater* pour ceux qui moururent sans sacrements, avec le poids de leurs péchés aux talons. Ils sauraient bien se venger, ces engloutis, des indifférents qui n'iraient pas réciter pour eux la prière d'indulgence ! Ils se lèveraient de l'abîme, les bras ouverts, entre deux lames ; ils arracheraient les impies de leurs bancs ; ils les entraîneraient sous les vagues.

Voici les mères qui n'ont plus de fils, les fiancées qui n'auront plus de maris, les femmes dont les enfants n'ont plus de pères. Le même châle noir couvre toutes ces épaules que tant de sanglots ont soulevées. Les plus heureuses sont celles-ci, dont la perte est déjà ancienne et qui, depuis des années, ont appris à supporter la misère. Elles ne sont pas sûres, à cette heure, que leurs morts soient plus mal, là-bas, très loin au fond de l'eau, dans le cimetière des aiguës dorées, avec leurs yeux qui ne voient plus, leurs oreilles qui n'entendent point, qu'elles-mêmes, dans les masures où le feu s'éteint sans cesse, où les enfants vous étourdissent à réclamer du pain.

Heureux enfants ! Malgré tout, ils sont en fête. Qu'importe si les pères, déjà oubliés, sont descendus dans l'abîme avec leurs barques. Eux, les fils, ils vivent, ils voient la mer, ils s'aiguisent quelquefois les dents avec un morceau de pain dur comme un galet, ils pêchent dans les flaques d'eau, ils jettent des pierres dans l'abîme avec leurs barques. Eux, les fils, ils vivent, ils voient la mer, ils s'aiguisent quelquefois les dents avec un morceau de pain dur comme un galet, ils pêchent dans les flaques d'eau, ils jettent des pierres dans l'abîme avec leurs barques. Eux, les fils, ils vivent, ils voient la mer, ils s'aiguisent quelquefois les dents avec un morceau de pain dur comme un galet, ils pêchent dans les flaques d'eau, ils jettent des pierres dans l'abîme avec leurs barques.

Un instant, mes petits. Laissez-là votre jeu, rien qu'un instant. Le glas sonne dans la tour de l'église, la nef est tendue de noir, les cierges ont un crépe, et, devant l'autel, le prêtre chante la belle antienne : *Placare, Christe, servulis*. Seigneur, aie pitié de tes serviteurs très humbles. Ils avaient, eux aussi, des âmes d'enfants. Ils comprenaient mal le sens de tes mystères. Mais ils ont sacrifié leur vie sans plainte, pour l'amour de ceux que tu leur as donnés.

Ils ont joint leurs mains dans l'angoisse, au moment où le gouffre se refermait sur eux. Ils ont levé leurs yeux vers toi qui les laissais périr... Prends-les en pitié pour cette simplicité de cœur. *Placare servulis !*

L'encens a fini de fumer, les lampes sont à bout d'huile, les portes de la vieille église s'ouvrent à deux battants. Avec des chants lugubres, qui pleurent et parfois s'élancent vers le ciel en élans d'espoir, la procession franchit le seuil, elle fait le tour du cimetière.

Ceux qui sont en tête ont des surplis blancs. Les enfants de chœur portent des robes noires ; les femmes de la confrérie ont rabattu sur leurs visages leurs larges capuchons ; les hommes ont ôté leurs "sorrourès," beaucoup inclinent des cierges. Ils font le tour des tombes. Gravement, ils saluent les veuves qui prient, agenouillées sur la terre, au-dessus des pauvres corps que la mer a rendus au galet... Leur chant est monotone, sans fin, comme la douleur...

Ils avancent toujours, ils psalmodient...

Où vont-ils ?

Devant le prêtre, des enfants portent une couronne d'immortelles d'où pend un large crépe. Ce sont les plus récents orphelins du naufrage. Le petit fichu noir qui est noué à leur cou est tout leur deuil d'enfants pauvres. Ils touchent, avec un respect infini, à la grande couronne éblouissante que leurs mains gourdes ont peur de froisser. Ils avancent, les yeux baissés, tout gonflés de leur sacerdoce. Ils ne paient pas trop cher l'honneur d'approcher la couronne, de figurer dans une telle place, en tête de la procession !

Où vont-ils ?

Il n'y a pas de chapelle bâtie à mi-côte, près du phare, et le prêtre, qui est vieux, souffle bien fort dans la montée. N'importe, il faudra arriver là-haut, jusqu'à cette place où la falaise à pic plonge ses pieds dans la mer. Les chantes et les enfants de chœur ont retroussé leurs surplis parce que l'herbe de la colline est mouillée. Le porte-croix a fiché sa hampe dans la terre, M. le curé s'est coiffé de sa barrette, à cause du vent léger qui soulève ses cheveux gris.

Que veut-il faire de cette couronne que les orphelins ont déposée sur le gazon et pourquoi les femmes en noir, qui, jusqu'ici, avaient suivi sans murmure, se mettent-elles à sangloter comme devant une tombe ouverte ?

Il va bénir ces fleurs indestructibles, que des mains fidèles ont tressées. Et, pour ceux qui ne revinrent jamais, qui moururent au bout de la terre, qui dorment sous les glaces d'Islande, sous les flots phosphorescents de l'Equateur, pour les marins engloutis sous toutes les mers du monde, il va jeter dans la mer cette couronne bénite.

Il la soulève, il la balance, il la jette le plus loin qu'il peut, de toutes ses forces débiles, dans le vide. Elle disparaît... elle tombe... la mer l'a reçue... On ne l'a pas seulement entendue tomber.

Mais les cœurs ont résonné comme du verre, à la place où le choc de la douleur les a fêlés autrefois. Les enfants consternés regardent la terre ; les pêcheurs laissent pleurer sur le gazon les larmes de leurs cierges. Et, plus lamentable que le vent, une plainte s'envole, s'éparpille sur la mer immense.

L'Océan est trop profond pour que les engloutis l'entendent. La recueillerez-vous, mon Dieu ?

HUGHES LE ROUX.

LE JOUR DES MORTS

On fête le retour du sombre anniversaire.

Les éternels regrets ont d'annuels élans.

Chacun vient tout en noir, parmi les marbres blancs,

Apporter le tribut de larmes nécessaire.

L'usage mondain veut que notre cœur se serre

Ce jour-là ; que l'on aille, en famille, à pas lents,

Visiter les défunts, avec des airs dolents.

Moi, je trouve ce deuil chronique peu sincère.

Je comprends plutôt ceux que la mort isole,

Et qui le cœur trop plein viennent s'épancher là,

Sous les ifs désertés, à l'heure où la nuit tombe ;

Ceux dont l'amour survit, fidèle et sans remords,

Et qui puisent, charmés par la paix de la tombe,

Dans l'oubli des vivants le souvenir des morts.

PAUL MANIVET.

SILHOUETTE ARTISTIQUE

Mlle ETHEL, DU MONUMENT NATIONAL

Son titre d'étrangère et ses états de service lui donnent droit de passer au premier rang.

Elle est la digne élève de M. Prad. Rien d'étonnant à cela, puisque chez elle, nous retrouvons les qualités dramatiques que nous avons admirées chez l'autre.

Enthousiasme qui se communique et sensibilité qui confine à la nervosité. Le public l'a applaudie dans Frou-Frou, il l'applaudira également cette semaine dans l'Aventurière et prochainement dans Roxane, de Cyrano, rôle que jadis elle interpréta, en France.

Mlle Ethel n'est pas seulement artiste dramatique. Elle sait occuper ses loisirs de façon à toujours tenir en éveil ses enthousiasmes et sa sensibilité ; qualités qui, chez elle sont les causes directes de ses succès.

Pianiste, elle adore Chopin, et, comment peut-on adorer Chopin sans être sensible à l'excès ? Demandez aux fervents de Musset, ce qu'ils en pensent. Musset, n'est-il pas, en poésie, ce que Chopin est en musique ? Un névrosé qui en impose aux délicatesses de l'âme féminine ?

En peinture, elle est de l'école impressionniste modérée. Elle a exposé à deux reprises, au salon de Bordeaux. Enfin, — disons-le bien bas ; bien qu'elle ne soit pas un bas bleu, — Mlle Ethel adore écrire. Elle a une spécialité : les silhouettes. Nous lui en confions quelques-unes. Son auteur favori ; Gyp. Conséquence ; style haché, laconiquement descriptif, avec du coloris et de la vérité. On peut présumer, n'est-ce pas ?

Telle est, en quelques coups de crayon, la jeune première de notre Comédie Française. Nous pourrions ajouter qu'elle a du chic, défilé ici toute la kyrielle des clichés laudatifs, mais elle pourrait se formaliser du procédé. Elle est jeune, elle est consciencieuse et le succès lui sourit. Allons, tant mieux ; elle n'a qu'à continuer.

GUSTAVE COMTE.